

Agnès

un conte

Avec lui, je contemplais la neige tombée, je voyais le pays sous la couche blanche, lourde, et qui sous l'action de son propre poids devenait chaque jour plus tassée, plus lourde sur la terre, je voyais les congères que le vent avait formées quand il avait soufflé et leurs formes variées, demi-lune, étoiles, lignes, paraboles, les ondes et les vagues, les constants changements, les particules soulevées par le vent ou entraînées par reptation. C'était l'hiver, la neige, le son du vent qui ne cherche qu'à souffler, le froid qui pique les yeux et les rend humides, le ciel gris qui est rien et n'annonce rien, gardant pour toujours le soleil à distance. Il était celui qui me tenait la main en cette saison. Ma main dans sa main, je sentais sa force, sa prégnance, une tristesse indéfinie, sa brusquerie, son inquiétude, les congères et les vents qui l'habitaient. Il suscitait en moi une foule de sentiments qui ne s'attardaient ni ne disparaissaient jamais entièrement. Une confusion de sentiments. J'avais souvent mal à la tête. Ma main cherchait la sienne, sa main prenait la mienne : dans le contact de nos mains il y avait une réticence qui nous embarrassait, un désir de se fuir qui persistait. Malgré sa force, plus forte que mes songes, sa main rude, agitée, autoritaire restait impuissante devant mon ordinaire. Nous vivions chacun dans un monde qui n'était pas celui de l'autre. Nous n'en parlions pas. Nous ne parlions qu'à peine. Nous étions incapables de dire à l'autre ce qui se passait en soi, on n'osait pas imaginer ce qui se passait en l'autre, on n'y arrivait pas, on ne se le demandait pas. D'autres choses nous occupaient sans savoir nous le dire. Comment l'aurions-nous dit à l'autre ? Une fois cette idée me traverse : chacun est pour l'autre sa propre intimité ; ma main dans sa main, je suis nu à ses côtés et lui, sa main tenant la mienne, il a enlevé toutes ses pelures. Cela ne nous rendait pas moins opaques l'un à l'autre, pas moins opaques à nous-mêmes. Dire que nous ne connaissions pas la gaieté serait trop dire. Cette vie n'était pas désagréable. Elle me donnait des plaisirs. Je crois pouvoir dire qu'il n'était pas malheureux. Il avait beaucoup neigé. C'était inhabituel à cette époque de

l'année. Un calme imposant nous entourait. Je suis monté avec lui sur la terrasse qui surmontait la demeure massive et nous regardions tout autour de nous la couche blanche sans dire un mot. Il se taisait. J'entendais les voix des filles au-dessous. J'entendais une voix dire : « Qui donc a démêlé les cheveux des anges que leurs boucles nous tiennent au chaud quand nous dormons ? », et j'entendais une autre lui dire en riant : « Ils vont donc tout nus qu'ils ont déchiré leurs chemises pour nous en vêtir quand nous rêvons ? » et une troisième doucement les réprimander : « Laissez les plumes d'oie reposer tranquilles sous votre nuque dans les oreillers et dans les couettes sur votre ventre, jeunes filles, il faut se garder du froid. » Nous étions montés sur la terrasse et il me tenait la main. Ma main dans sa main, et autour de nous, le froid, l'air de l'hiver, le rien de l'hiver. À cause du froid nous ne restions pas en place. Nous faisons le tour de la terrasse. Nous venions le matin et à midi et nous revenions le soir quand la lune éclairait le paysage et que les filles ne parlaient plus qu'à voix basse. Je restais silencieux et quand je disais « J'ai froid » alors nous redescendions. Le 26 décembre au soir, nous sommes montés sur la terrasse comme nous avons l'habitude de le faire. La lune qui était presque pleine brillait dans le ciel sans nuages et jetait ses rayons blancs sur la blancheur de la neige. La neige était profonde et s'étendait chargée d'ombres tout autour de nous. Il faisait un froid intense. Je frissonnais à ses côtés. J'ai entendu une voix. Ça venait d'en-dessous et ça venait de lui et ça venait de dehors, de quelque part dans la neige. D'où est-ce que ça venait ? Je regardais autour de moi, mais je ne voyais rien. « As-tu entendu la voix ? », demandais-je. Soudain j'étais devenu impatient, agité, nerveux. Le silence m'était devenu insupportable. Cette voix, ces voix. Je ne savais pas s'il s'agissait d'une, de plusieurs voix. Dans l'absence de bruit complet de la nuit, dans cette paix qui nous entourait et que nous imaginions nous habiter, bien qu'à peine audibles, elles avaient retenti en moi avec la violence d'un cri. J'étais désespéré par ce qui m'arrivait. Je ne comprenais pas pourquoi j'étais si bouleversé. Dis-moi vite quelle était cette voix, oh dis-moi quelle était cette voix qui m'arrache des larmes. J'étais transi. Je ne pouvais pas voir son visage. Dis-moi, oh dis-moi tout ce que tu sais. J'avais soudain le sentiment qu'il savait des choses qui me concernaient et qui changeraient le cours de mon existence s'il me les disait. Il ne bougeait plus. Nous étions tous les deux figés dans le froid. Sa main était glacée. Elle ne lâchait pas la mienne mais toute vie semblait l'avoir abandonnée. Est-ce qu'il avait entendu ? Est-ce qu'il m'avait entendu ? Dis-moi, oh dis-moi tout ce que tu sais. Il poussa un soupir. Ce n'était pas un soupir. Dans le silence

absolu de la nuit, c'est un murmure qui s'échappa d'entre ses lèvres. *Agnès*. Au même moment les filles du dessous éclatèrent d'un rire grivois qui nous ramena à la vie. Vite nous avons rassemblé des vivres et du vin chaud, rempli un bassin de cuivre de charbons ardents, fermé les sacs et nous sommes partis, éclairés seulement par la lune vers cette voix, cette voix qui arrache des larmes. Nous nous sommes dirigés vers la montagne lointaine dont la masse sombre au loin obscurcissait tout un pan du ciel devant nous. Je lui donnais la main. J'aurais voulu lui montrer les constellations et les lui nommer mais ma vue était brouillée. Je ne reconnaissais plus leur aspect et ne savais plus leur donner un nom. Bientôt des nuages couvrirent le ciel et cachèrent la lune. Un vent violent se leva. Le bloc sombre de la montagne lui-même disparut. Le vent soufflait et soulevait la neige en amas tourbillonnants. Nous mordait les yeux. Criblait le visage. J'entendais les chasse-neige sans les voir. Les éclairs de leurs phares perçaient de temps en temps l'obscurité, jetaient son ombre sur moi, pour s'éteindre aussitôt. « J'ai froid ». Donne-moi la main, marche dans mes traces, mes yeux ne cessent de pleurer et le froid gerce mes joues et mes lèvres. Nous nous sommes enfoncés dans la neige. J'ai marché dans ses traces entre arêtes et creux, enveloppé des vents tourbillonnants. Il serrait ma main avec force, la pétrissait jusqu'à me faire mal sans pouvoir la réchauffer. Il faisait froid, oh quel froid il faisait. Je tombais dans de gros édredons de neige et quand je me relevais le vent me cinglait et me faisait retomber. Il me tirait en avant, il me traînait, j'avançais à genoux, debout j'allais plié en deux. La tempête s'intensifiait, la nuit était un bloc compact. Dans ses rafales acérées d'avoir balayé les espaces glacés de l'hiver, le vent transportait les bribes d'une chanson. Elle faisait mal, oh, comme elle faisait mal, cette chanson. Les paroles qui se formaient en nous, sortis de notre épuisement, nous accablaient de tristesse.

Fontaine fontaine
Tu es gelée
Mais elle saigne
Rouge est son sein

à l'intérieur

Fontaine fontaine
Tu fais la fière
Froid est ton bain

D'où vient le sang
Qui coule en elle

Fontaine fontaine
Entre elle et toi
Quelle mesure
D'où vient ce sang
Qui coule autant

Fontaine fontaine
Les amants d'hier
S'en sont allés
Ceux d'aujourd'hui
Vont dans la nuit

Fontaine fontaine
Ils sont venus
Main dans la main
Je les ai vus
Retiens-le bien

Fontaine fontaine
Lequel dis-tu
Car ils sont deux
Les malheureux
Tous deux en pleurs

Fontaine fontaine
Car ils sont deux
Qui vont mourir
Triste est le ciel
Pour ces mourants

Fontaine fontaine
Car ils sont trois
Qui vont mourir
Cette blessure
Ne guérit pas

Quel dur voyage que celui-là, la pire saison de l'année pour un voyage, pour un si dur voyage. J'étais pris de sommeil, je fermais les yeux et c'est à peine si je me réveillais quand, d'un coup sec, il me forçait à avancer. Nous sommes allés toute la nuit durant, le vent, la neige, le froid toujours plus violents, nous meurtrissait toujours plus, sans s'arrêter, sans cesser de nous dire que tout cela était folie. Faisait-il déjà jour quand arrivés à la fontaine, nous avons disposé les vivres et le vin chaud ? Agnès nous attendait, maigre comme le sont les anorexiques, vêtue comme une putain, une tâche rouge sur la neige. Elle m'a déshabillé, elle m'a couché dans la neige, et la neige qui tombait et la neige que transportaient les vents tourbillonnants m'ont recouvert. Agnès s'est penchée sur moi. Elle m'a dit. *Je suis douce et humble comme une agnelle. Je fais des rêves de jeune fille. À mon doigt l'autre qui t'a conduit jusqu'à moi a passé l'anneau, il a ceint ma dextre et mon cou de pierres précieuses, il m'a vêtue d'une robe tissée d'or, et m'a paré de colliers immenses, mais c'est ton signe qui est apposé sur mon visage.* Elle s'était couché sur moi, une couche épaisse de neige nous recouvrait déjà. J'avais toujours aussi froid. Elle a dit aussi. *Je ne comprends rien à ma vie. Les hommes qui viennent me voir ne m'apportent que des ennuis. Très tôt j'ai travaillé dans une maison. J'y vivais entièrement nue et je ne faisais pas la difficile. Malgré ma nudité on disait que j'étais vêtue d'une robe toute blanche. Ça intriguait mais ça ne poussait pas à la consommation. On m'a prié de m'en aller. J'ai traîné, j'ai fait des petits boulots mais chaque fois que quelqu'un m'approchait, mon cœur se fermait. Maintenant que tu es ici je me lierai à toi en de folles étreintes, ton corps sera uni au mien, je te montrerai des trésors incomparables, que je te promets de te donner si tu persévères en moi.* Elle a dit aussi. *Lâche sa main et laisse-le rentrer.* Avec ses dents elle a arraché ma main et une douleur atroce s'est fait sentir et tandis qu'elle enfonçait ses os pointus dans ma chair il est rentré. La lourde demeure au toit plat qui faisait office de terrasse, il l'a retrouvée, et l'ombre de la montagne sur la vallée, il l'a retrouvée, et les filles du dessous qui se chatouillent avec les plumes d'oie dont elles rembourrent leur couette et leur oreiller. Le soir il monte sur la terrasse et il les entend, la nuque sur l'oreiller et les mains sous la couette, les yeux tournés vers le plafond, dire leurs mots obscènes. Il regarde à peine le pays, désespéré de se trouver seul là où il ne montait jamais qu'avec moi. Agnès lui avait permis d'emporter mon bras. Pendant quelque temps il l'a conservé dans de la glace, retardant l'inévitable corruption de la chair. Mais un jour, d'un seul coup, dans l'espace d'un instant, le bras s'émietta, se pourrit absolument. Debout sur la terrasse,

devant lui le pays gisait maintenant telle une masse dégoûtante et quasi liquide. C'est alors que les mères et les tantes d'Agnès sont montées lui rendre visite. Elles ne lui fournissent pas de preuves certaines et il ne les croit pas tout à fait quand elles disent qu'elles sont les mères et les tantes d'Agnès. Il ne peut rattacher l'accent qu'elles ont quand elles parlent à ce qu'il connaît de l'histoire d'Agnès. Elles savent beaucoup de choses au sujet d'Agnès et disent beaucoup de méchancetés à son propos. Elles le cajolent en lui disant qu'elle ne méritait pas son amour. Qu'elle n'était qu'une fille de mauvaise vie (cet euphémisme vieillot dans leur bouche les fait rire) et autres malveillances. Elles sont engoncées sous des toques de vraie fourrure et leurs lourds manteaux qui leur descendent jusqu'aux chevilles laissent apparaître des mollets de cariatides. Elles sont outrageusement maquillées et leur maquillage leur donne un air de parenté avec Agnès bien que celle-ci ne se soit jamais maquillée malgré sa profession. Elles s'apitoient sur son infirmité, le plaignent de sa solitude. Elles lui proposent de prendre soin de lui et devant sa réponse évasive, chacune à son tour dans un geste théâtral écarte les pans de son manteau et ainsi dévoilé, il voit que leur corps est liquide et qu'il ne tient que par une fine épaisseur de glace dans la forme d'un corps.

Ô bien aimé,
Pourquoi n'essuies-tu pas
Les pleurs qui coulent de mes yeux,
Qui coulent ô mon bien aimé
De la pointe de mes seins douloureux,
Qui coulent de mon puits profond,
Ô bien aimé,

Regarde-moi je fonds

Je fonds je fonds je fonds
Je fonds pour toi,
Et toi tu ne m'essuieras pas ?

Elles recommencent très lentement, cette fois sur le ton d'une berceuse, en s'accompagnant des mains qu'elles frottent lentement l'une contre l'autre. C'est un chant profond, grave, une mélodie vague et monotone, qui parvient quand même à ses oreilles bien qu'elles chantent bas et de manière inintelligible. Peu à peu, le chant enfle, et voilà qu'il reconnaît dans ce chant à la beauté étrangère celui qui retentissait dans la nuit lorsqu'il était sur la

terrasse. Cette découverte l'émeut jusqu'aux larmes. Il tombe à genoux et leur promet de les aimer et de leur être fidèle jusqu'à ce que la mort les sépare. C'est une demande en mariage en bonne et due forme qu'elles acceptent aussitôt. Elles disent. *Comme toutes les femmes nous avons subi le mépris. Nous avons été enfoncées dans une boue sèche. Si nous étions restées dans notre enveloppe nous serions restées prisonnières de cette boue à jamais. Mais nous sommes un liquide en ébullition, en perpétuel mouvement, à la surface duquel des milliers de bulles remontent et viennent crever, traversé de courants et contre courants. Nous avons subi l'injustice. Nous avons été renversées et chacune de nous a subi les pires outrages. C'est ce signe qui s'est apposé sur notre visage et que nous avons porté jusqu'à maintenant, c'est ce signe qu'il faut qu'Agnès porte maintenant.* Et d'avoir dit cela, ils se sentent tous maintenant définitivement libérés de l'hiver. Encore quelques jours et elles acceptent sa demande en mariage. En attendant la cérémonie il descend habiter avec elles. Une moiteur chaude s'est établie dans tous les coins et recoins de l'appartement et sur les peaux. Il y a des plantes qui se dressent jusqu'au plafond ou rampent sous les portes, des jets d'eau, des oiseaux exotiques au plumage fabuleux qui persifflent toute la journée et partout cette humidité accompagnée de chaleur, une odeur végétale qui donne mal au cœur. Les mères et les tantes sont d'une mollesse infinie. Elles passent leurs journées dans des sofas en buvant du thé à la menthe. La nuit pendant de longues heures elles cherchent le sommeil sans le trouver. Il est pris par la même langueur et sombre dans une torpeur que leurs caresses et leurs sollicitations nocturnes ne font qu'aggraver. C'est un drôle d'entre deux. Tous attendent sans y croire le jour des noces. Un soir, alors qu'il ne l'avait pas fait depuis longtemps, il monte sur la terrasse. Une pluie fine tombe. La montagne au loin se perd dans la brume. Il entend l'eau suinter dans tout le pays. Une nappe d'eau grande comme un lac s'étend sous lui qui réfléchit sans l'absorber la lumière de la lune. Sa surface malgré les cygnes blancs qui glissent dessus et la pluie qui tombe reste absolument immobile et lisse. Brusquement il croit voir une forme s'y enfoncer ou en sortir. S'imaginant m'avoir reconnu, il va pour ouvrir la bouche mais une grande excitation s'est emparée des femmes. Elles qui semblaient incapables de rien sont maintenant pleines d'une force et d'une fermeté inattendues. Elles sont montées sur la terrasse et leur énergie produit de grands effets. C'est l'excès qui règne. Des fleurs en nombre incalculable jonchent le sol et font chatoyer le parterre de couleurs innombrables. Sur les tables s'amoncellent victuailles et friandises en tas immenses. Le champagne coule à flots. Les

bulles dans les verres entraînent par mimétisme tout le monde dans une folle agitation. Il y a un nombre incroyable d'invitées venues des quatre coins du monde et chacune dans sa langue s'adresse à lui.

Une

Vous ne mangez donc pas ?

Une autre

Vous ne buvez donc pas ?

Une autre

Notre pain ne vous a pas plu ?

Toutes

En voici de meilleurs.

Une autre

Le vin vous a déçu ?

Une autre

Ouvrons d'autres liqueurs.

Toutes

Changeons de cuisinières

Une autre

Allumons toutes les lumières.

Toutes

Mais la pauvre mariée
Il vous faut la garder.

On le fait tourner sur lui-même et autour des autres, on l'entraîne dans des rondes qu'accompagnent de vieux airs. Il gesticule, se mêle à toutes. Au comble de l'énervement, des larmes lui viennent aux yeux, il veut crier. Les mères et les tantes d'Agnès, comme des nourrices s'apprêtant à offrir leurs seins, écartent les pans de leurs robes de mariées et leurs corps se déversent en torrents. Le flot sucré et tiède se répand sur tout le pays. Il ne pense pas avoir jamais eu besoin d'autre chose. Les mères et les tantes d'Agnès

confirment en le couvrant de baisers. Agnès n'avait pas de ces générosités. Agnès m'a demandé de me retirer et de ne plus pleurer. Mon sexe pend lamentablement entre mes cuisses. Je ne pleure plus. Quand est-ce que j'ai pleuré la dernière fois ? Je ne m'en souviens plus. J'ai pleuré tant de fois auprès d'Agnès sans savoir exactement pourquoi je pleurais. Le corps d'Agnès me permettait de m'orienter. Il s'étirait au-dessus de moi dans toutes les directions et en s'étirant il m'étirait et c'est ainsi que je m'orientais dans le corps et dans l'âme d'Agnès. C'est comme ça qu'Agnès m'a gardé auprès d'elle. Pourtant je pleurais. Agnès est devenue un printemps et un automne. En moi je sens goûter son sang. Agnès me dit de me retirer et son visage brusquement apparaît devant moi dans la pleine maturité d'un fruit avant de s'éparpiller à nouveau en pollen. Avant de me retirer elle me dit. *Tu m'as tout pris sans rien me donner. Tu m'as pris l'anneau à mon doigt, les pierres précieuses à ma dextre et à mon cou, tu m'as dépouillée de ma robe tissée d'or, tu m'as arraché mes colliers immenses. Tu as apposé ton signe sur mon visage, et par ce signe mon sang s'est échappé de moi pour goûter en toi. Ne regrette rien. J'ai connu la joie.* Je lui en veux d'avoir pour nos adieux parlé à ma place. Je ne pleure plus. Vivre sans Agnès est au-dessus de mes forces. Je travaille dans la journée. Le soir je monte sur la terrasse et je regarde le pays. Comme à tous ceux qui ont perdu un membre j'ai encore la sensation que ma main est au bout de mon bras. J'ai le réflexe de tendre la main que j'ai perdue vers ceux qui ne sont plus là. Au-dessous de moi, on emporte le corps d'Agnès. Soudain le ciel s'est effiloché et la neige a recommencé à tomber. J'écoute et je n'entends que les soupirs des filles. Une grande tristesse me saisit. Ce qui vient c'est l'hiver d'après Agnès.

Nicolas Vatimbella

*Note : Paroles d'Agnès : Jacques de Voragine La légende dorée – Chant des invitées :
Emmanuel Zakhos Poésie populaire des Grecs*